

## Vendredi, c'est fini

La nuit était tombée, comme pour toujours. Des nuages noirs, par dizaines, par milliers, couvraient les étoiles, si loin déjà, inatteignables bien que tant désirées. Les hommes se moquaient des cieux, trop tristes pour eux, ils fixaient le bas et ignoraient le haut. Ils se foutaient bien d'un jour revoir la lumière, ils avaient accepté d'être condamnés à cette existence dépourvue d'elle, ils ne voyaient rien et choisissaient la cécité plutôt que la question, la guérison. Ils avaient accepté de perdre, de pleurer, car ils préféraient la réalité au rêve.

Ce n'était pas son cas. Alors si dans ce monde, pire qu'Enfers, il se trouvait condamné dans une nuit sans fin, il s'en irait dans le prochain. Il vivrait avec le souvenir des défunts et la douceur d'un passé plus supportable que le présent, sans les rejoindre dans l'au-delà, mais en défiant la raison et en repoussant ce nouveau monde qui se construisait sans eux. Il penserait ne pas être seul dans la réalité, car il rêverait des autres, immatériels, de tous ceux qui n'étaient plus.

Claude Armand était informaticien. Il avait fait quelques études, très peu voyagé, eu quelques amis qu'il avait vite perdus. Après quelques années, il avait rencontré une femme qui, comme lui, voulait une famille, il s'était torturé à l'apprécier, n'était pas parvenu à l'aimer. Ils avaient acheté une petite maison près de la zone industrielle, avaient joint leurs salaires pour payer les courses, s'étaient assis loin l'un de l'autre aux dîners de famille, avaient passé leurs soupers en silence, et leurs nuits aux deux extrémités du lit. Ils n'avaient jamais été déçus, puisqu'ils ne savaient pas rêver ; les gens ordinaires ne rêvent pas. Elle avait attendu l'arrivée du premier enfant pour déménager. C'est elle qui avait choisi le prénom de la petite Daphné, puis qui lui avait trouvé un deuxième papa, un homme avec une montre Rolex et une chemise repassée par une femme, un être vile et pas assez seul qui se foutait des lois et d'être en tort.

Claude s'était battu pour une garde partagée qu'il avait réussi à obtenir. Et, alors que la petite faisait son apparition dans notre monde, dans le sien, alors qu'il commençait à faire d'elle une femme, qu'il l'élevait seul, à tâtons, pour la première fois, sa vie translucide sembla prendre un sens. Désormais, il comptait, puisqu'il comptait pour elle. Et dans sa vie grise qui n'avait jamais connu autre chose que l'ordinaire, sur ce visage dont l'expression vide de sentiments semblait gravée comme dans de la pierre, cette petite avait fait naître un sourire. Dans l'existence de cet homme sans histoire, la gamine était le premier mot ayant été écrit, le premier battement de cils, le premier regard. Elle avait donné vie à son monde, avait fait battre la chamade à son cœur si lent auparavant, lui avait montré les couleurs et les Beatles, l'avait réveillé la nuit quand elle avait peur dans le noir. Elle avait aimé la musique, excellé à la flûte et au piano, avait animé la maison de mélodies et de chants plus beaux que tous les mots.

Il avait accueilli la petite fille un week-end sur deux, avait attendu tous les lundis, tous les mardis, mercredis, jeudis, vendredis, sans laisser son esprit entrevoir autre chose qu'elle. Il était venu la chercher les vendredis à la sortie de l'école, lui avait fait à manger tous les lundis midi, l'avait accompagnée à ses cours de flûte les mercredis après-midi. Il avait été ravi lorsqu'il avait pu l'amener aux visites chez le pédiatre, avait toujours proposé d'entrer avec elle dans le cabinet chez le dentiste car il savait qu'elle détestait le blanc des murs et l'odeur du métal, lui avait tenu la main alors que ses amis l'avaient fait pleurer, que sa mère l'avait délaissée.

On était vendredi. Claude se cachait de ses collègues derrière son écran immense, les oreilles nageant dans un casque hurlant *Don't let me Down* des Beatles, les mains collées aux claviers. L'Open Space était grand, silencieux. Qu'il soit trois heures du matin ou de l'après-midi, que la pièce soit comblée d'êtres humains ou non, ce lourd silence, chargé de l'ennui profond que souvent impose la condition humaine, hantait les lieux. Dans l'entreprise, on entrait à huit heures, on se servait un café, on travaillait, on prenait une pause à midi, on reprenait, on repartait à dix-sept heures, souvent sans avoir dit mot. Tous les jours.

Claude regarda l'heure. Presque 16h. Il sauta alors de sa chaise, éteignit son ordinateur en vitesse, ramassa sa tasse de café puis la déposa dans l'évier de la cuisine qui était sur son chemin. Il retourna affolé à son poste de travail puisqu'il avait oublié sa veste sur le dossier de la chaise, puis partit ventre à terre hors de cette pièce plus morbide qu'une tombe. Deux de ses collègues, ayant tout vu, comme chaque semaine, s'échangèrent un regard peiné.

Claude tourna la clé dans le contact de sa voiture, conduisit comme un fou un quart d'heure durant, défiant les feux rouges et les passants. Arrivé devant l'école primaire de son quartier, il gara sa voiture à sa place habituelle, se fit dévisager par tous les parents qui attendaient leurs enfants, et qui, cette fois encore, n'osèrent pas lui parler, à cet homme solitaire, qui se rendait là, tous les vendredis.

Il arrivait alors que la cloche avait tout juste sonné. Les enfants se ruaient sur leurs parents, trépignant devant l'entrée, embrassades et mots d'amours, rires et souvenirs. Une petite sautait au cou de sa mère, un garçon se réjouissait du goûter que sa nounou lui avait préparé, une maman regardait ses enfants jouer avec leurs amis, un grand-père souriait à sa petite fille qui l'aidait à marcher.

Claude regardait les diverses scènes qui l'entouraient alors que toujours il attendait. Il voyait les petites têtes, les visages qui n'étaient pas encore blêmes, se déplacer dans la foule, les petits humains courir et jouer, il voyait les sourires, les yeux qui brillent, les cris et les rigolades. Il laissait ses yeux divaguer, certes, mais gardait toujours dans un coin de son regard la porte d'entrée et de sortie du bâtiment, qui avait bientôt fini de s'ouvrir alors que tous les gamins s'étaient déjà enfuis. Mais il attendait, il voulait la voir s'ouvrir une dernière fois, il devait rester, attendre, être là.

Comme cette attente se faisait longue, Claude prit place sur un banc au milieu de la cour. Lui tournèrent autour des enfants qui jouaient au loup, des mamans qui leur couraient après, leur hurlant

de faire attention à ne pas s'encoupler ou de ne pas déranger les adultes alentours. Claude fixait la porte, immobile, ne faisait plus que cela, et ignorait le monde qui continuait autour de lui. Les minutes s'écoulèrent, lentes, pleines d'attente, interminables.

Une heure passa. Claude avait maintenant baissé les yeux et fixait intensément ses souliers. Chaussures de ville en cuir, sobres, trop froides, trop adultes. Il ne les aimait pas, ces choses qui entouraient ses pieds de noir, il préférait les baskets, le confort des jeunes, les lacets et la liberté. Il en avait acheté une paire qu'il ne mettait plus, des pas chères, vertes et bleues, que Daphné avait choisies pour lui.

L'horloge de l'église d'à côté sonna 18h30. La cour s'était vidée de parents et d'enfants, le silence était tombé sur le quartier entier qui préparait le souper dans son foyer. La tête baissée sur le sol, il ne pensait pas. Il avait cessé depuis longtemps, en permanence il vidait son esprit de questions, n'envisageait aucune réponse. La nuit s'était mise à tomber. Les feuilles mortes craquaient sous les chaussures des passants qui s'affolaient vers chez eux, certainement des parents impatients ou des ados congelés, pas assez habillés. La porte ne s'était pas encore ouverte.

Claude sentit une goutte d'eau couler sur son nez, puis une seconde mouiller son index. Une troisième ferma sa paupière droite. Il ferma l'autre alors que le crachat du ciel se transformait en torrents de pluie qui le frappaient sans pitié.

La porte s'ouvrit enfin. La femme qui sortait portait sur son épaule un sac bleu empli de feuilles, dossiers et stylos qui débordait presque. Elle portait des sneakers blanches ; la semelle était usée, elles prenaient certainement l'eau. Elle semblait jeune, pas encore frappée par les malheurs que connaissent ceux qui ont vécu assez longtemps pour voir le noir, ses traits étaient souriants, ses yeux toujours scintillant d'une lueur qui disparaît avec l'âge. Emmitouflée dans son long manteau beige, protégée par son parapluie violet, elle se retourna vers la porte, y tourna une clé pour la fermer, puis s'apprêta à rentrer chez elle, lorsqu'elle remarqua la présence d'un homme seul sur un banc, qui se laissait tremper sans broncher. Elle vint à lui, le protégea de son parapluie lorsqu'elle arriva à sa hauteur.

- Monsieur Armand, bonsoir.

Il leva les yeux vers elle et dessina un sourire sur ses lèvres abaissées lorsqu'il reconnut l'institutrice préférée de sa petite fille.

- Mademoiselle Claire, c'est vous ! Oh non non, gardez votre parapluie pour vous, il vous faut vous protéger par un temps pareil ! Vous qui avez des cheveux si bien coiffés, voyez comme il m'en reste peu, à moi, - il pointa avec sa main son crâne presque vide - non non, je n'ai pas besoin d'être couvert. Il avait glissé un petit rire dans ses mots gentils qui avaient fait sourire la jeune femme. Il s'était levé, peut-être pour dégourdir ses jambes, ou mieux voir son interlocutrice. Elle s'approcha légèrement de lui, pas trop, sans le toucher, comme pour empêcher les ténèbres qui l'habitaient de l'atteindre, elle, et avança son bras vers lui afin qu'ils soient tous deux couverts du torrent des larmes du ciel.

- Que faites-vous donc ici, par un temps pareil, Monsieur Armand ? Ne seriez-vous pas mieux chez vous, bien au chaud ?

Il ne répondit pas à cela avec des mots, haussa seulement les épaules avec un léger rire qui semblait, lorsqu'on l'écoutait, peiné. Ses yeux devinrent tristes, même si ses lèvres souriaient toujours.

Mademoiselle Claire savait, et prétendait bien sûr ne pas savoir. Elle lui conseilla avec une voix bienveillante de rentrer chez lui, lui dit qu'il prendrait froid, que ce n'était pas sain de rester là, sans bouger. Mais il ne voulait pas rentrer, savait que personne ne l'attendait, il voulait s'obstiner, ne pas penser. Il jetait toujours des coups d'œil furtifs vers la porte, bien qu'il ait devant lui la femme qui l'avait fermée. Elle le remarqua bien sûr, et cela lui arracha un soupir. Elle avait mal pour lui, mal pour elle-même aussi, elle avait peur de le laisser affronter la réalité, mais elle savait que c'était ce qu'il fallait.

- Claude, dit-elle après un silence. Elle ne sortira pas. Elle n'est pas là.

Sa voix était douce et caressante, bien que ses mots soient brusques car ils étaient porteurs de vérité. L'homme hocha la tête à demi, à plusieurs reprises, alors qu'il baissait son regard sur le sol, encore. Il reniflait un peu, riait légèrement, faisait oui et non de la tête. Il ne pouvait pas parler. Il trouvait les mots de l'institutrice absurdes pourtant : « Elle n'est pas là. » Où d'autre pourrait-elle bien être, un vendredi en fin de journée, si ce n'est à l'école ?

Mademoiselle Claire sentait ses propres yeux se mouiller, son cœur s'érafler. Elle posa une main sur son épaule pour le faire relever la tête, le faire regarder le haut, le détacher de l'ombre du bas. Il parvint à loger ses yeux dans les siens, et il y lut ce qu'il lui restait à faire.

Il sembla comprendre. Il lui sourit alors des yeux puis tourna les talons, sortit de sa poche alors qu'il marchait la clé de sa voiture, déverrouilla les portes, en ouvrit une, entra dans l'engin vide. Ses vêtements trempèrent les sièges, ses chaussures glissèrent sur les pédales.

Toujours à l'arrêt, il posa ses mains sur le volant, le mouilla, expira dans un soupir. Il retint des larmes qu'il ne voulait pas, qu'il rejetait, puis se décida à rentrer chez lui. Mais alors qu'il traversait la rue parallèle à l'école, son regard se perdit sur l'église du quartier, puis sur le cimetière qui l'entourait.

Il n'allait jamais au cimetière. Il n'aimait pas affronter l'horreur de la mort et les fantômes qui hantent les vivants, les proches qui se morfondent et les enterrements. Il aurait préféré que les cadavres soient tous incinérés puis dispersés dans la nature, dans l'air, ou dans la fumée d'un feu immense, mortuaire, il aurait aimé que l'on n'entache pas la terre des vivants par les corps morts des défunts, qu'on ne les engrave pas dans le sol, ni même sur une pierre tombale, il aurait préféré qu'on les oublie, les morts, les passants. Qu'on l'oublie lui, après son entrevue avec le monde. Il ne voulait pas se souvenir. Il voulait oublier.

Il gara sa voiture en travers du trottoir ; il ne pensait pas rester longtemps. Il ne savait même pas s'il parviendrait à traverser la grille, s'il aurait le courage de l'ouvrir. Le vent s'écrasait contre son visage, lui faisait mal, voulait l'emporter, loin, il devait se battre contre lui, contre lui-même aussi.

Ses pieds se plaçaient l'un devant l'autre, portaient son corps vers le quartier des morts, il marchait sans penser à ce qu'il faisait, à où il allait. Il ne savait même pas où aller.

Comme il vagabondait entre les corps, les cercueils enterrés, les fleurs, les flaques, son regard sombre se figea soudain sur un mot, gravé sur une pierre tombale, formé de lettres qu'il reconnaissait, qu'il aimait. Il était surpris de les voir là, ces lettres d'amour, ce mot qui réchauffait son cœur alors qu'il n'avait jamais connu qu'un hiver sans fin. Il s'approcha de lui, fut poussé par une force imbattable de voir, de comprendre ce que ce mot faisait là, dans un lieu si glacial, si cruel, ce lieu qui ne lui convenait pas. Il atteignit la tombe. Elle était sobre, basse, peu fleurie. La pierre était de piètre qualité, pas à la hauteur de son hôte.

Dans la nuit qui tombait sur lui, à travers les éclairs qui illuminaient désormais plus que le soleil, Claude lut le texte de la tombe qu'il découvrait pour la première fois :

« Daphné Armand

2010-2021

Qu'elle repose en paix. »

Pas de photo de l'enfant. Pas plus de mots.

Claude ne comprenait pas. Il ne savait pas qui était cette personne morte qui se prenait pour sa fille. Non, si son enfant avait quitté ce monde, il l'aurait su, il aurait été à l'enterrement, il n'aurait pas attendu un an pour voir la tombe médiocre qu'on avait arrangé pour elle. Il aurait payé pour du marbre, un lettrage doré, aurait fleuri le parterre, aurait ajouté une photo de son doux visage, serait venu la voir, tous les jours, toutes les nuits, aurait arrosé, aurait pleuré, aurait compris. Comment avait-il pu être si absent ? La laisser ainsi, si pauvre, si seule, à peine gravée dans de la pierre, une pierre sale, indigne ? Comment avait-il pu vivre sans elle tout ce temps, sans comprendre qu'elle n'était plus là, qu'il avait échoué, qu'il avait failli à la protéger ? Comment avait-il pu continuer sans remarquer son absence, sans la laisser lui manquer ?

Claude se mettait à réaliser que tout ce temps, cette année écoulée, il n'avait fait qu'avancer dans le noir, ignorer la réalité, la tristesse du deuil. Il avait continué, sans broncher, sans comprendre que celle qu'il enlaçait tous les soirs n'était plus qu'un squelette. Ou bien des cendres ? Il ne savait même pas ce qu'on avait fait de la dépouille de sa fille, si on l'avait jetée au feu comme un animal, s'il y avait eu un cercueil, une cérémonie. Il sentait une honte immense l'envahir, celle d'avoir été si aveugle, si stupide, si égoïste, de l'avoir laissé mourir, puis d'avoir fait comme si elle n'était pas morte. Alors, pour la première fois, ses yeux s'ouvrirent. Pour la première fois, il voyait la tombe de sa fille. Il voyait son nom, son année de naissance, et apparemment, son année de mort.

Il voyait cette phrase qui ne voulait rien dire, « Qu'elle repose en paix », il avait honte de ne pas avoir été là, de ne pas avoir honoré sa fille en personnalisant les mots sur sa tombe, comment avait-il pu ? Tous ces sentiments qu'il avait rejetés, pendant une année, revinrent alors comme une tempête qui le violentait, d'un coup, tous ensemble. Il avait du mal à les dissocier, à les comprendre, il ne savait pas s'il parviendrait à vivre avec eux. Sous leur poids immense, les jambes de Claude le lâchèrent et le laissèrent tomber au sol. Il s'écrasa sur la pierre, à genoux devant elle, il y posa ses mains pour empêcher son crâne de s'y fracasser.

Pour la première fois, Claude pleura sa fille. De grosses larmes d'enfant qui veut ses parents, des sanglots qui déchirent la gorge, qui empêchent l'air de passer. Ses larmes se mêlèrent à la pluie, se cachèrent en elle, s'étouffèrent sur la pierre noire de la tombe. Puisqu'il l'avait tant repoussé, le deuil le frappait plus fort encore.

Il commençait à comprendre, alors qu'il se vidait de son eau, que sa vie était en train de toucher à sa fin. S'il n'avait plus sa fille, il redeviendrait qui il était avant elle, quelqu'un qui ne fait qu'exister sans vivre. Quelqu'un qui ne laisse pas de traces, qui n'a pas de vie, mais qu'une fade existence vide de sens. Sauf qu'il existerait désormais en sachant ce que c'était de vivre, et qu'il avait vécu. Il se sentait s'effacer, partir, comme si chaque cellule de son corps s'évaporait alors que les minutes s'écoulaient, que les larmes s'effondraient au sol. Il s'effilait, devenait poussière. Il retombait dans l'oubli.

Il ne sentait plus lui-même ; il était devenu quelqu'un d'autre grâce à elle, quelqu'un dont la vie a un sens, et là il ne reconnaissait plus aucun élément dans la réalité de cet homme qu'il avait été. Il ne pouvait pas voir les couleurs sans elle pour les faire vibrer, il ne pouvait pas entendre autre chose qu'un cri interminable, ce bourdonnement malheureux qui réduisait à néant ses tympanes, il ne pouvait pas distinguer l'odeur de la vanille de celle du compost, il ne sentait même plus tout ce qu'il touchait, tout ce que donc, il détruisait.

Toute la lumière que jadis il avait aperçu s'était éteinte avec elle. Avec lui.

Il avait été père, et là il n'était plus rien.

Un soir, emmitoufflé dans ses draps trempés de larmes, complètement seul, il mourut de chagrin.

\*

Le lendemain, Claude se réveilla et réalisa qu'il ne restait plus rien de l'âme que sa fille avait construite pour lui. Il ne restait plus que son corps vide, à l'intérieur duquel un cœur battait encore, sans même savoir pourquoi. Le père était mort. Claude devrait faire le deuil de lui aussi.

Il n'y avait plus que l'homme, la bête. Il n'y avait plus rien qui valait la peine d'être sauvé, et pourtant, il l'avait été.